

[De La Nouvelle Revue]

MECONNUE

III

(Suite et fin)

L'enfant eut une révolte à l'idée d'une étrangère installée au foyer, y usurpant la place maternelle.

Mais, cette explosion passée, Albane trouva la force et l'adresse de soulever des arguments péremptoirs ; elle fit approfondir par Germaine, en y insistant, le côté égoïste de ses répugnances. Elevée à l'école de sa tante, la jeune fille devait être capable d'abnégation.

Vaincue, Germaine n'eut plus que des larmes. Elle se résigna à accepter le bonheur de son père, sinon avec satisfaction, du moins sans aigreur. Bien plus, elle s'engagea à dissimuler toute apparence de tristesse au commandant, à surmonter son marasme, à se montrer dévouée et soumise envers la compagne de son père.

— Il ne faut pas, avait déclaré Mlle d'Oussoy, que Roger puisse souffrir d'une mésintelligence entre sa femme et son enfant.

Albane et Germaine parurent à la cérémonie nuptiale célébrée avec faste. Si la jeune fille eut à maîtriser son agitation intérieure, la sénérité de Mlle d'Oussoy ne se démentit pas... et son mérite fut d'autant plus grand qu'elle dût s'avouer que la femme de Roger était belle, belle d'une beauté triomphante près de laquelle s'effaçaient ses modestes grâces personnelles. A la sacristie, elle embrassa, sans effusion comme sans haine, celle qui lui volait la suprême espérance, le seul bonheur entrevu vers lequel s'était orienté sa vie.

Le commandant avait promis à sa belle-sœur de ne pas lui enlever Germaine ; il y voyait ses aises, et surtout l'intérêt de son enfant ; la jeune fille resterait avec sa tante, quitte à séjourner chez son père au temps des vacances.

Albane se réfugia de nouveau tout entière dans sa mission d'éducation et son cœur n'eut plus d'autre aliment que le culte passionné de sa nièce qui, elle au moins, restait son enfant.

IV

Dix ans plus tard, Mlle d'Oussoy, seule dans la vieille maison familiale, attendait impatiemment le retour de Germaine, en séjour chez son père, alors colonel. La vieille fille s'enfonçait frileusement dans sa bergère, les mains tendues à la flamme claire, et songeait, morose, aux joies mondaines de sa pupille, car maintenant ce n'était plus l'époque des vacances qui la privait de sa jeune compagne. Germaine avait fait son entrée dans le monde sous les auspices de sa belle-mère qui se plaisait à produire cette belle jeune fille parée des gracieuses toilettes qu'elle lui octroyait libéralement. Et depuis c'était la saison joyeuse du carnaval qui séparait la nièce de la tante. Albane soupirait, mais sa justice comprenait trop naturel le besoin de plaisirs de la jeune fille condamnée près d'elle à l'austérité d'une vie grave et monotone. Enfin, l'épreuve annuelle allait se terminer ; le retour de Germaine était annoncé.

A la place de la jeune fille, une lettre arriva.

Tante chérie,

« Embrassez-moi d'abord, puis laissez-moi poser ma tête sur votre épaule, dans le cou, comme aux heures des douces confidences. Maintenant prêtez-moi votre oreille, j'ai à y glisser une grosse nouvelle... Devinez-vous, maman ?... Oui, n'est-ce pas ?... Vous sentez battre de bonheur le cœur trop gros de votre Germaine... J'aime ! je suis aimée ! je me marie !... »

« Il est si beau, si bon, mon Paul, car il s'appelle Paul Cermon, le petit-fils du fameux comte Cermon de Borodino ; lieutenant dans le régiment de papa qui l'estime, officier de grand avenir... Il est grand, spirituel, hardi et surtout il m'aime !... Oh ! maman, que je suis heureuse !... »

« Papa voulait retarder notre mariage, mais nous l'avons tant prié qu'il a cédé et la cérémonie aura lieu dans un mois... Pourquoi retarder le bonheur qui s'offre ?... Ma belle-mère a été très gentille et nous a aidés à vaincre... Plus qu'un mois !... tout un mois !... Cela me semble encore bien long ! »

« Je ne retourne donc pas près de vous, tante adorée ; vous ne voudriez pas vous-même me séparer de mon fiancé ; mais nous vous attendons ici. Votre chambre est prête, à côté de la mienne. Venez vite, vous verrez mon Paul et quand il ne sera pas là nous causerons de lui. »

Mlle d'Oussoy laissa tomber le papier sur ses genoux... O la cruelle enfant !... Pas un mot de pitié, pas une parole consolante pour l'âme déchirée de sa mère adoptive. Dans le triomphant égoïsme de son éclosion d'amour elle oubliait les blessures de la séparation, effaçait de sa mémoire les souvenirs du passé, intrônait l'amour nouveau sur les feuilles mortes des tendresses anciennes. Comment n'avait-elle pas songé que sa tante, sa maman, allait souffrir... Certes, Albane depuis longtemps entrevoyait la future séparation, mais elle pensait peu à peu être accoutumée à cette idée du mariage de son enfant, par une préparation lente, progressive, sans secousse... Et voici que le coup lui arrivait brutal, en plein cœur !

C'en était donc fait !... Sur son rêve de femme jadis écroulé, elle voyait s'amonceler les ruines de sa tendresse de mère, de la suprême affection dont elle avait fait sa vie... Cette enfant façonnée de ses sacrifices et de son amour, partait joyeuse, aux bras d'un étranger, d'un officier qui, par sa situation même, la rapprochait encore de la femme du colonel, par sa vie nomade la séparait du nid natal... Oui ! c'était fini ! Germaine était bien perdue pour elle !

V

Seule, encore diminuée dans les plis rigides de ses vêtements de deuil, Mlle d'Oussoy était revenue à ses pauvres, mais combien différente du temps où la jeunesse laissait en elle germer l'espérance... L'aumône tombait de sa bourse, mais sa bouche muette ne savait plus les mots qui consolent... Elle passait silencieuse et glacée... Quand une voix s'enhardissait à lui demander des nouvelles de la jeune et jolie demoiselle dont elle était accompagnée naguère, Albane détournait la tête, s'éloignait d'un pas hâtif. La parole semblait s'être noyée dans le naufrage de son cœur.

Et les nouvelles du jeune ménage tombaient dans le vide de son âme comme les pierres dont l'écho de la chute dénonce la profondeur de l'abîme. Germaine maintenant était mère ; elle appartenait de plus en plus à d'autres qu'à la délaissée ; elle vivait pour l'amour du mari et de l'enfant.

Cependant l'ancienne tendresse somnolait en elle. Sa tante restait à son cœur la mère adoptive, l'être de bonté à qui elle gardait sa foi.

Mlle d'Oussoy rentrait de sa tournée quotidienne. Dès le seuil de la vieille maison, une silhouette, si longtemps connue et toujours regrettée, s'offrit à elle, s'avança un enfant dans les bras.

La campagne de Madagascar était résolue. Un tirage au sort dans les régiments de France avait élu les compagnies du corps expéditionnaire. Le jeune capitaine Cermon de Borodino était désigné pour la gloire.

Fille et femme de soldats, Germaine cabrait sa fierté pour masquer ses alarmes. Mais son cœur douloureux se jetait à l'affection sûre de son enfance ; à l'heure de l'épreuve elle se réfugiait près de sa tante, seul abri apaisant pendant le cruel exil.

Epreuve plus âpre encore pour Albane. Sur la joie éphémère de reconquérir sa fille d'adoption, avait surgi une rancune jalouse... Chaque mot, chaque angoisse, chaque espoir révélait la suprématie conquise par l'homme dans le cœur de Germaine. Sans cesse le nom de Paul émaillait ses confidences, tantôt dans la mélancolie de l'absence, tantôt dans les remembrances de la douce intimité interrompue.

— Et si Paul ne revenait pas ?...

Albane, à cette pensée jaillie en elle, s'effara... puis cria d'angoisse... Était-il possible qu'une telle tentation souillât son âme ?... Elle, elle, être effleurée de l'abominable égoïsme d'une si odieuse espérance ?... Oser entrevoir sa joie dans la douleur de son enfant ?...

Elle s'humilia devant Dieu, pria...

La coupable pensée la hantait toujours...

Et l'ironie implacable des choses s'ingéniait à vouloir réaliser l'horrible rêve. Des nouvelles arrivaient. Malade, le capitaine Cermon avait dû être évacué sur l'hôpital de Majunga.

Malade !... Ce mot venu de là-bas se répercutait en écho sinistre. Chaque jour plus longues les listes se déroulaient en litanies mortuaires... Sous le climat de l'île lointaine, malade, c'était déjà presque être mort.

Mlle d'Oussoy était torturée d'un indéfinissable remords. Le désir énergiquement rejeté sans doute, mais né en elle, lui apparaissait fauteur du mal qui, là-bas terrassait l'officier... Oh ! s'il succombait ! Elle se croirait son assassin !...

En sanglots, prostrée devant son crucifix, Albane cria sa misère : — Seigneur, châtiez-moi ! Prenez ma vie, mais épargnez celle de l'homme qu'Elle aime !...

Brisée par les affres de telles luttes, Albane s'alita. Dieu l'avait-il entendue ? Ses forces défaillantes, toutes nerveuses, l'abandonnèrent dès que l'action ne la soutint plus.

Elle espéra en sa fin, la vit venir, rassérénée.